Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 67 (1928)

Heft: 45

Artikel: L'école pratique des maris

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222174

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l Agence de publicité Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Catherine (Caton, comme on l'appelait dans sa famille) l'épouse du V. D. Ministre Alexandre-Louis Mellet, régent au Collège académique, vivait à Lausanne, à la Cité. C'était une bonne vaudoise : elle aimait bien ses trois fils et sa fille, son village natal — auquel elle était très attachée — et ses contemporains. Elle s'associait joyeusement, cette femme de pasteur — à toutes les manifestations populaires.

Voici le récit qu'elle fit, à sa sœur, d'une fête qui s'est déroulée à Lausanne, un certain samedi du mois de septembre 1797 :

« Le samedi matin Mlle Bergier vint pour gar-

der la petite pendant que j'allais au marché; elle dina avec moi et j'invitai madame pour goûté, pour profiter de la bonne crême que j'avois... Ces dames resterent jusquaprès 8 heure et nous fumes toutes sur la placette ou il y avait une jo-lie fête parce quon avait fini de la paver on fit un bouquet quon planta au millieu et dessous on avoit écri en grosse lettre vive Monsieur le maisonneur Bergier, cela étoit sur une caisse de carton ou l'on mit une lampe dedan pour la nuit et on pouvoit fort bien lire, on fit un grand rond autour ensuite ariva un violon qui ne resta pas bien longtems, ensuite on fit un joli feu d'artifice dont M. Liausun Dillens et Bergier ettoient les auteurs, nous restames la assé longtems cela ettoit bien drole, tout notre regret etoit que tu n'y fus pas, cela tauroit amusé, il y avoit beaucoup de monde, on but à la santé de M. le Maisonneur, mais a 10 heures tout le monde ettoit réduit tu vois quon fut bien sage. »

Eh! oui, dans ce temps, les Lausannois et leurs jolies compagnes fêtaient et dansaient quand on avait pavé une place... et avec de gros

pavés ronds sûrement.

De nos jours, l'autorité municipale établit des rues lisses comme du parquet; ses ouvriers posent artistiquement sur les places publiques de ravissants morceaux de pierres taillées comme du sucre régulier, et les gracieuses lausan-noises passent là-dessus, en frappant de leurs petits talons, la jambe moulée dans un bas cou-

leur de chair — un bas si fin, si fin qu'il n'en restait — l'été dernier — plus que... la chair.

Mais pas une ne songe à illuminer une caisse et à écrire dessus : « Vive Monsieur le municipal Boiceau! » Vraiment, les lausannoises sont

Le lecteur qui voudrait savoir où était la « Placette » fera bien de s'adresser à M. G. A. Bridel; celui-ci le renseignera mieux Jacques Desbioles.



LO PÉRE SEGNON

TASSE, l'é Fridolin que mè l'a contaïe on dzor que dèvessâi allâ à la tsasse avoué dâi z'autro tsachâo, prâo su po fére à recaffà lè lâvre po cein que lè manque adi. Et vo djûro que vo la dio quemet mè la dete ein bèvesseint on verro. Dèmandâ pî à François de la Peronnaz, âo bin à Diuste de la Bérallaz.

Lo pére Segnon que lè cougnessâi tote l'avâi zu la coumanda po menâ on moûno de boû à la cura, vè lo menistre. Fasâi on teimps de la mètsance : dâi gonfllie que vo z'eimpatâvant lè pî, onna cramena à vo tsandzî lè bet de dâi ein sougnon. Einfin quie, on teimps à pas betâ fro sa balla-mére.

Quand lo pére Segnon l'arreve vè la cura avoué sè doû tsevau, l'avâi dètortolhi son bounet de pî de tsat avau lè z'orolhie et l'ètai tot justo se on pouâve lâi vere lo bet dâo nâ. Sé breinnâve su sè piaute quemet se l'avâi ellia maladi que lâi diant la danse de St-Guy, mâ l'ètai de frâi.

Quand l'a zu dètserdzî son boû, lo menistre

lâi dit dinse:

Vo faut veni amont, père Segnon! Vo bâirâ on verro de bon po vo retsâoda on bocon la concheince!

Et lo pére Segnon s'è pas fé dere doû coup. Lo menistre lo fâ eintrâ dein on pâilo iô lâi avâi tant de biau lâivro que seimblliâve que l'instrucchon dèvessâi lâi châotâ contre. Et principalameint onna grôcha Bibllia qu'on arâi djurâ que lâi desâi: « Abram Segnon, que fâ-to ice, tè que te va jamé âo prîdzo? » Lo pére Segnon l'ètâi tot capot quie dedein, Eintôrgounâve son bounet avoué sè dâi sein rein dere. Mâ quand lo ministre l'a zu fé setâ dè coûte lo fornet et que l'a zu met onna botolhie su la trâbllia, et doù galé petit verro, galé, galé, mâ gros quemet dâi cretchu de coque, la babelhie lâi è revegnâte.

— Eh bin! père Segnon, agottâ mè cein, fâ lo menistre. L'è ma fenna que l'a féte avoué dâi z'herbâdzo que sant digno, et de la tota vîlhie li. L'è dâo tot crâno po vo retsâodâ pè dâi cramene quemet fâ vouâ. Que dite-vo de clli brèvon, pére Segnon?

Lo pére Segnon sé relètsîve lè potte, mâ n'avâi pas accotoumâ dâi verro asse petiout que

cein. Je repond dinse:

Ah! monsu lo menistre, à respect! Que lo bon Dieu bènesse la brâva dama que l'a fabre-quâ on riquiqui dinse,... mâ que lo diâbllio prei-gne pî clli que l'a einveintâ clliâo verro!

Marc à Louis.

Mauvaise langue. — Guibollard va rendre visite à un avocat connu pour le peu de succès que remportent ses causes.

 Tai le regret de vous dire, fait le valet de chambre, que Monsieur ne peut vous recevoir, il a défendu sa porte.

Alors Guibollard souriant:

— Autant me dire qu'elle est condamnée!

L'ECOLE PRATIQUE DES MARIS

ON ami Courbouillon ne peut pas se consoler de ce que je ne me sois pas encore décidé à prendre femme.

Je ne le rencontre jamais sans qu'il ne prononce devant moi le nom d'une jeune fille de notre connaissance et sans qu'aussitôt il ne m'en énumère et ne m'en vante tous les mérites réels, apparents ou imaginaires.

Puis brusquement, comme si, par un enchaînement naturel des faits, l'évocation de cette jeune fille parfaite faisait naître dans sa pensée des possibilités qu'il déplore de ne pas pouvoir réaliser, il s'écrie aussitôt.

Tu ne te décideras donc pas à te marier?

Eh! mon cher, lui dis-je, prends patience, un jour viendra où je prendrai mon courage à deux mains et où je ferai comme les camarades.

— Tu perds un temps précieux, ajoute-t-il, tu le regretteras. Le vrai bonheur est dans une union assortie.

Et il me cite tous ceux de nos amis qui ont fait de bons mariages, qui ont contracté une union conforme à leurs goûts et dont le visage maintenant rayonne.

« Ne boude donc pas contre ton cœur » ajoute-t-il, et il me dresse la liste officielle et complète des félicités qu'un mariage intelligent com-

- Ah! si tu savais, le bien-être, la douceur, la joie que l'on éprouve en rentrant le soir dans un coquet petit intétrieur où vous attend l'ange dévoué et charmant qui s'est donné la mission de faire en sorte que la terre soit pour vous un véritable paradis terrestre!

Hier soir, il me réédita ses habituelles théories et, pour donner sans doute plus de force à ses arguments, pour vaincre mes dernières résistances, pour me faire faire en quelque sorte un court stage à une irrésistible école pratique, il ajouta:

- Viens dîner ce soir avec moi, tu établiras toi-même la différence qui existe entre nos deux existences. Tu verras comment je suis traité pendant que tu te morfonds dans une gargote où la lecture de la carte doit suffire à mettre en déroute l'appétit le plus héroïque.

Courbouillon mit tant d'insistance que je dus me résoudre à l'accompagner.

Par un hasard malencontreux, sa jeune femme venait de rentrer de ses visites au moment où nous entrâmes.

- Ma chérie, lui dit-il, je te présente mon vieux camarade Baladin, dont je t'ai bien souvent parlé.

Mme Courbouillon prit un air pincé et, sans même me regarder, elle balbutia : — Très flatté.

Alors, le dialogue suivant s'engagea: J'ai invité Baladin à dîner.

Cela te regarde.

-Tu n'y vois pas d'inconvénient? - Aucun.

J'aurais peut-être dû t'avertir? La précaution eut été, il me semble, élé-

Courbouillon était embarrassé, intimidé et

inquiet. Il balbutia:

— Je serais très heureux, ma chérie, si tu voulais te montrer aimable avec mon camarade.

D'un air revêche et cinglant, Mme Courbouillon repartit:

Ne le suis-je pas avec tout le mente.
Ne te fâche pas, ma colombe, je n'ai pas
ne tu penses que le dî-Ne le suis-je pas avec tout le monde? voulu te vexer. Est-ce que tu penses que le dîner sera suffisant?

— Comment le serait-il? Nous ne sommes jamais que nous deux et tu ne peux pas supporter que nous laissions des restes.

Madame, fis-je concilliant, je ne suis pas difficile.

D'un ton sec comme un coup de trique, l'irascible bonne femme répondit :

 Alors, vous serez satisfait. -Tu sais, expliqua Courbouillon, que Baladin est employé avec moi au Département?

- Cela le regarde.

- C'est un excellent copain.

Tant mieux.

J'aurais voulu, mon amie, que tu lui témoignes un peu d'empressement.

Est-ce mon habitude de me jeter au cou de tes invités?

- De quoi se compose notre dîner?

Sans répondre exactement, Mme Courbouillon sonna la domestique à qui elle réitéra la question qu'on venait de lui poser.

Marie répondit : Rien, ou peu de chose : un reste de ragoût d'avant-hier, de la compote de rhubarbe, des gâteaux secs.

- Ecoute, mon vieux, dis-je à Courbouillon, je ne veux pas être une cause d'embarras pour vous, permets-moi de me retirer et de vous laisser en famille.

Courbouillon regarda sa femme dont le visage n'eut pas un frémissement. Il poussa un soupir, me reconduisit sur le palier et là, en me serrant la main, il chercha à excuser sa femme:

Je ne sais pas ce qu'elle a ce soir, elle doit être fatiguée; nous aussi nous ne sommes pas toujours de bonne humeur. C'est la première fois que je la vois ainsi. Evoila.

DOUBLE LARCIN

A J.-L. DUPLAN.

Je rencontre, chaque jeudi, Jean, le mari de Sylvabelle ; Il est, pour moi, un vieil ami, Que j'ai connu bien avant elle; Aussi, me raconte-t-il tout, Même ses secrets de ménage; Mais Jean, comme moi, comme vous, A une épouse des plus sages. Cependant, il a découvert Que, bien avant qu'il la marie, Elle avait de petits travers, Comme toutes ont leur manie! Sylvabelle avait, notamment, Le défaut d'aller en maraude; Et, paraît-il, assez souvent, Cette charmante némerode Chassait, sous les noyers ombreux, Les noix dont elle est très friande, Et, en se souciant fort peu D'être en délit de contrebande! Dans un verger, au bord du lac, Elle opérait, de préférence, Mangeant et remplissant son sac, Sans s'en faire un cas de conscience, Et sans se soucier beaucoup De piller le propriétaire! Etait-ce un larcin, après tout, De ramasser des noix par terre?

Le fermier qui, chaque saison, Sans s'en douter, payait la dîme Avait un fils, joli garçon, Qui, de l'amour, fut la victime. Sur son chemin, il vit, un jour, Une belle et jeune ingénue Dont le regard, rempli d'amour, Au beau garçon mit la berlue! On se revit, et, l'on s'aima; Car Jean, c'était lui, prit la belle Et, par la main, il l'amena Dans la demeure paternelle.

非非非

En passant sous les vieux noyers, Dans le verger, près du rivage, On vint s'asseoir près du noyer, Et, l'on parla de mariage. Ce ne fut que longtemps après, Que la maraudeuse d'antan Avoua connaître le pré Et les noyers, depuis longtemps! Et, c'est ainsi que, sans façon, C'est plus qu'un larcin, c'est un crime, Sylvabelle prit le garçon, Après les noix de sa victime! Jean m'a dit : « Tant pis, après tout ; Car, je suis heureux en ménage ; Un si adorable filou Ne saurait être mis en cage! »

Pierre Ozaire.

Jamais content. — Un médecin racontait volon-tiers l'histoire d'un riche marchand américain venu à Paris pour subir une opération. Il s'agissaît de lui désarticuler l'épaule. Après examen, le docteur re-connut qu'il y aurait peut-être moyen de sauver le membre. A cet effet, il entreprit un traitement qui

reussit.

Quand on lui montra sa note, le marchand guéri
fit la grimace et laissa échapper cette réflexion:

— Cela me semble bien cher, car enfin vous ne
m'avez pas coupé le bras!

DANS LE BROUILLARD



'EST une feuille d'automne, une feuille de hêtre avec encore un petit point vert tendre tout au haut, et déjà les nervures

sont brunes... C'est une feuille d'or que j'ai cueillie là-haut cet après-midi. J'espère trouver le soleil - comme beaucoup d'autres - mais soit que le brouillard fut plus épais qu'à l'ordinaire, soit qu'il fut monté avec moi, je n'ai pu sortir du nuage. Mais je n'ai pas perdu ma course, puisque j'ai rapporté cette feuille d'or.

Au village, on est sous un dôme sombre, uniforme, pesant; le lac se confond avec la rive, les maisons semblent grises et tristes, les arbres sont noirs...

Au Haut-de-la Côte, on est dans le soleil, sous le grand ciel bleu, les arbres sont roux, et, à la lisière du bois, la mer de nuage cache le reste du monde. Peut-être voit-on de l'autre côté, la chaîne des Alpes éblouissantes... peut-être entend-on les sonnailles des vaches ou le chant d'une grive - peut-être y a-t-il des sorbes rouges au bout de longues branches... Et sans doute au hameau du Haut-de-la-Côte, Jean-Daniel est assis sur le banc devant sa porte, en plein soleil. Il prête l'oreille aux bruits qui montent de ce gouffre de nuées où il y a le Bas-de-la-Côte et la plaine : sifflets de trains, bruits lointains de batteuse - cloche de quatre heures à Villars-Burquin. Plus près, on entend le ronflement régulier d'un moteur et Jean-Daniel pense:

- En voilà un qui vient chercher le soleil. Moi, je n'ai pas vu le soleil, j'ai bien entendu aussi le ronflement d'un moteur sur la route, mais ça ne se fait pas, n'est-ce pas ? d'arrêter un automobiliste et de lui dire: « Dites donc, puisque vous montez, si vous m'emmeniez avec vous, làhaut, au soleil? » - Non décidément, ce ne serait pas convenable... Alors pour mieux résister à la tentation, puisque je ne pouvais pas monter au soleil, je suis restée dans le bois, quelque part dans la côte, au bout d'un chemin qui s'enfonce sous les arbres, avec devant moi et derrière moi le mur de ouate blanche, légère, ténue, un peu étouffante de toute cette brume d'eau prisonnière sous le fin réseau des branches de hêtre. Seul le bruit mou de gouttes tombant sur la mousse et les feuilles mortes et toute la lumière de ce coin de forêt venant, surnaturelle, d'un grand hêtre d'or en face de moi, éclairant de son feuillage d'automne tout le mystère du brouillard.

Je suis redescendue, au hasard, à travers le bois, vers le village et le lac, emportant seule la

feuille du grand hêtre. Si je le voulais, retrouverais-je cet endroit? et si je le retrouve un jour par un ciel clair n'aurat-il pas perdu sa poésie mystérieuse. Sans doute, il y aura tout près le chemin de la Roche, les champs des Biolles; je verrai le tas de branches et les stères de bois bûché des dernières mises, prêts à être enlevés, et, à travers les rameaux dépouillés je pourrai voir sur la droite la tranchée que la ligne électrique ouvre dans le bois de la Côte. Mon hêtre aura laissé tomber ses feuilles d'or.

Journal d'Yverdon.

Milandre.

LA LIGNE DROITE



E brigadier de Sullens passait pour avoir l'esprit délié et la plaisanterie fine.

Aux dernières élections, il avait invité à sa cave les membres du comité de propagande. Ces messieurs se délectèrent des meilleures bouteilles de leur généreux concitoyen.

Mais, lorsque sonna l'heure du départ, c'està-dire celle du « renoncement à la tournée pour manque de place», les chefs de quartiers et membres correspondants se trouvaient pour la plupart en état d'équilibre instable. C'était plus particulièrement le cas du délégué de Daillens lequel selon l'expression consacrée « tenait tout le chemin ». Or, en l'espèce, le chemin, c'était le corridor très long et très étroit qui traversait l'immeuble.

L'homme de Daillens avançait avec peine, dé-bordant alternativement sur la droite et sur la gauche; heureusement que, d'un côté et de l'au-tre, les digues réprimaient tous les écarts désordonnés...

Voyant celà, le brigadier pince-sans-rire s'écria avec le plus grand sérieux tandis que de joyeux éclats soulignaient son aimable intervention: «Si c'est ainsi, je veux bien te prêr mon corridor jusqu'à Daillens!»

A. Mex.

L'esprit du prétoire

Certain magistrat, qui somnole volontiers à l'au-dience, a pour habitude de dire pour s'excuser : — On croit que je dors, on se trompe, je me recueille.

Récemment, un avocat plaidant devant lui, s'ar-

rête net et changeant de ton:

— J'attendrai pour continuer, que monsieur le président ait fini de se recueillir à poings fermés.

Un jeune avocat se disposait à plaider une affaire de peu d'importance. Le président lui pose la ques-tion traditionnelle : — En avez-vous pour longtemps, maître ?

Alors, le jeune homme, en toute innocence, lui ré

pond:

— Oui, monsieur le président, pour assez long-temps; jusqu'à ce que le tribunal ait compris.

Un des assesseurs du président s'étant endormi à l'audience, maître X..., aussi chatouilleux qu'ennuyeux, s'interrompit tout à coup:

— Pardon, monsieur le président, j'attendrai pour continuer que monsieur le juge se soit réveillé.

— Je veux bien, maître X..., mais lui attend peu être pour se réveiller que vous ayez fini.

ATTENTE ...



rêter.

OIN du grand lac aux eaux tranquilles loin de la route poudreuse et encom brée, très loin, dans la campagne, un petite maison dans un petit jardin. — C'est là...

Il n'y a pas de chemin, seulement un étroit sentier qui court dans l'herbe rase jusqu'à l'humble village aux toits de tuiles brunes, en bas c'est tout. — Le descendre est facile, mais le colline est si haute que personne n'y monte ja mais.

Pourtant!... Ce matin, le facteur a passé comme il a passé hier, comme il passera demain pour aller plus loin. - Il n'avait rien pour la petite maison. — Rien. — Depuis une semaine, il ne s'arrête plus, depuis une semaine, tous les jours, matin et soir, des yeux le guettent derrière la vitre close, des cœurs ont battu chaque fois, un peu plus, un peu moins, au bruit de son pas lourd, des mains se sont jointes fièvreusement quand il a longé sans la franchir, la courte haie brune où des moineaux pépient. - Rien. C'est si triste quand l'angoisse vous étreint, insurmontable, et que le facteur passe sans s'ar-

Rien encore, ce matin...

Maintenant, c'est le soir. — Le vent d'automne souffle si fort que les feuilles ont fini par s'envoler, toutes, plus loin que la petite